

Un Tour du monde en 80 grands-parents



Joseph (1900 / 1967) & Marie (1901 / 1977)
Alfred (1889 / 1941) & Esther (1891 / 1948)
mes grands-parents



Par Jean-Michel Cosso

À vrai dire, parler de ses quatre grands-parents ne devrait pas trop poser de difficultés ! Sauf si...

Sauf si côté maternel deux d'entre eux, Alfred Lafumat et Esther Romboni, ne sont déjà plus de ce monde à ton arrivée sur Terre en 1949 !

Sauf si la vie des deux autres, côté paternel, Joseph Cosso et Marie Genta (prononcez Renta) s'est vite retrouvée confrontée aux aléas historiques qui ont suivi la fin de la guerre 39-45 puis la période de la décolonisation en Algérie (années 1954 à 1962).

À eux quatre pourtant, c'est tout un condensé du peuplement pied-noir en Algérie que l'on peut suivre à la trace, qui venant de Borgo a Mozzano en Toscane ou de Sampierdarena aux environs de Gênes, qui venant de petites bourgades de la Drôme ou de l'Ardèche, qui venant d'Elche (unique palmeraie d'Europe) au sud-est de l'Espagne voire de Dalias près d'Almería-Espagne...

Question souvenirs personnels, il ne me reste pas grand-chose de Joseph et Marie, juste quelques images précises, quelques mots typés, je vous en parlerai plus loin. Mais à la réflexion, va savoir pourquoi, c'est surtout de Joseph Cosso dont je me sentais proche ! Un seul regret, celui de n'avoir pas plus discuté avec lui vers la fin de sa vie en 1967 à Toulouse ; j'avais alors 18 ans, j'aurais pu, j'aurais dû ! Bon, l'histoire ne repasse pas les plats, c'est bien connu. En regardant son expression sur une de ses dernières photos,

le regard lointain, je me suis toujours demandé quel bilan il aurait tiré de sa vie ! Mais c'était plutôt un taiseux, le grand-père Joseph...

D'un autre côté je comptais beaucoup sur ma mère Olympe Lafumat (aujourd'hui 92 ans) pour me parler de ses propres parents. Transmission orale pour espérer glaner des bribes de la vie d'Alfred Lafumat, son père, et d'Esther Romboni, sa mère.

À regarder les quatre à cinq photos d'eux encore en notre possession, cela pouvait donner quelques échanges du genre :

– Mais c'est qui, là, sur la photo, à droite de ta mère Esther ?

– Ma tante Fifine, tu la reconnais pas ? De son vrai nom Joséphine Romboni.

– Romboni ? Une sœur de ta mère alors ? Et ils viennent d'où, tous ces Romboni ?

– Longue histoire que celle des Romboni. Ils viennent de Borgo a Mozzano près de Lucca en Toscane en Italie, ils ont émigré en Algérie dans les années 1860 et se sont fixés du côté d'Oran, ville à forte population d'origine espagnole. Voilà pourquoi chez nous sur tes huit arrière-grands-parents tu en trouveras deux venant de France (Lafumat et Severac), trois venant d'Italie (Cosso, Romboni et Rontani) et trois d'Espagne (Genta, Beltra et Tovar)...

– Et là, ta grand-mère Enrighetta Rontani, tu l'as connue ?

– Et comment ! Je me revois aller chez elle juste pour qu'elle me propose son gâteau de semoule... Sa fille Esther, ma mère, a dû très tôt élever ses nombreux frères et sœurs (huit en tout) car le père d'Esther Luigi Romboni était mort jeune dans une terrible épidémie de diphtérie (vers 1908).

– Quand je vois les photos de ta mère Esther, ça devait pas rigoler tous les jours, non ?

– Non, en fait pas du tout, mais c'est vrai que sa vie n'a pas été facile ! Les fins de mois étaient difficiles, surtout quand elle est devenue veuve à 50 ans... Peu de femmes avaient un travail salarié à l'époque...

La grand-mère
Esther dans
le jardin de la
maison qu'ils
louaient à Saint-
Eugène, quartier
populaire d'Oran.
Vers 1944-1945.



Alfred Lafumat,
son mari.
Vers 1930 à Oran.

– Dis, et sur mon grand-père Alfred Lafumat, tu te souviens de quoi au juste ? C'est ce que j'ai demandé ce matin à ma mère Olympe. Car jusqu'à ce jour je ne savais rien sur lui à part son décès suite à un accident du travail.

– Tu sais, il est mort j'avais à peine 15 ans à ce moment-là ! Il était chef de manœuvres dans une gare d'Oran (compagnie privée PLM-Paris-Lyon-Marseille) avec une équipe de cheminots pour placer les locomotives et les wagons sur les bons rails ; un jour d'avril 1941 ses copains nous ont ramené à la maison son corps écrasé : il était sur un marchepied à l'arrière d'un wagon quand un autre wagon reculant sur la même voie...

Mais au hasard de la conversation, ma mère me raconte aussi ce détail sur son père (mon grand-père Alfred Lafumat donc) :

– Dans l'appartement que nous louions alors dans Oran (années 1930), ma chambre avait des murs bizarrement tapissés : vers le bas des murs, une bande d'un mètre de hauteur n'était pas tapissée mais peinte ! Une peinture mate qui me permettait d'écrire à la craie, comme sur un tableau d'école. Un jour, toute petite encore, j'appelle mon père (Alfred) et lui montre toute fière le nom de famille, ma première écriture en somme. Mon père lit mes lettres une à une L A F U M A et me dit : « Pas mal pas mal, à part une petite erreur sur la fin, il manque un T, c'est L A F U M A T qu'il faut écrire, et pas LAFUMA » !

Il y tenait au T à la fin ! Renseignement pris, il trouvait qu'avec un T à la fin cela « sonnait » français alors qu'avec une terminaison A cela lui semblait trop espagnol ! Ne pas oublier que depuis déjà bien des années Oran vivait à l'heure espagnole pour ainsi dire...



Côté paternel c'est plus facile, car ma grand-mère Marie Genta et mon grand-père Joseph Cosso, je les ai bien connus tous les deux, à deux périodes très éloignées : disons dans mes toutes premières années jusqu'à mes sept ans (1949-1956) en France, en Algérie et en Allemagne, puis plus tard dans les années 1960 quand les « Évènements d'Algérie », comme il se disait à l'époque, se sont traduits par le départ massif en 1962 de la population pied-noir. J'étais à ce moment-là à Toulouse en lycée.

Du style de vie, pas de doute, Marie Genta était espagnole ; sa conversation en français de tous les jours était truffée de mots castillans que tous nous comprenions ; à ce propos faut croire que mon oreille s'était habituée à ces sonorités car bien que n'ayant jamais appris l'espagnol je me suis toujours senti à l'aise lors de mes voyages ultérieurs en Espagne : cette langue me parlait ! La prononcer ne me posait pas de problèmes particuliers.



Marie Genta et Joseph Cosso vers 1948 à Oran.

Quand je lui rendais visite à Oran, ou l'été dans leur petite maison à Port-aux-Poules en bord de mer, j'avais droit, sur un ton de reproche sans méchanceté, à un inévitable « *Aïe que melena*¹ » me

¹ *Melena* c'est la tignasse en français !

signifiant par là que mes cheveux avaient, selon elle, besoin d'une bonne coupe chez le coiffeur... le tout accompagné d'un mouvement de bas en haut de sa main sur ma nuque pour bien me faire sentir que oui ils étaient bien longs ces cheveux...

Elle aussi je la reverrai plus tard à Toulouse dès l'indépendance de l'Algérie. Mais là quelque chose s'était cassé à jamais, la grand-mère Genta de mon enfance avait tiré un trait sur ses espoirs d'une vie meilleure. Elle passera ses 15 dernières années à Toulouse vivant à côté de ma famille mais ses pensées restaient « là-bas », selon l'expression consacrée.

Finalement, des quatre grands-parents, seul Joseph Cosso demeure vraiment présent.

Bien avant que de feuilleter les albums familiaux j'avais très nettement en mémoire deux ou trois images fortes le concernant.

Tiens par exemple le coup du *brometch* ! Oui le *brometch* !

Ça me revient...

Comment vous ne connaissez pas le *brometch* ?

Je l'entends encore ce « passe-moi le *brometch* s'il te plaît ! ».

Car le grand-père, eh bien son passe-temps favori c'était la pêche à la ligne ou en barque.

Après sa journée de travail comme homme d'entretien à la SAPCE dans les années 1920 (petite usine de fabrication de produits à partir de déchets en provenance de l'abattoir d'Oran) jusqu'à son départ de la multinationale Shell qui commençait à étendre son réseau en Algérie et où il y était comme tuyauteur², puis surtout à la retraite après les années 1950, la pêche absorbait ses temps libres.

Cette photo de lui, page suivante à gauche, prise en 1952, au bord du Rhin, pas loin de chez nous à Pfaffendorf - Coblenz, le dépeint à merveille, on le voit là heureux dans son environnement préféré. Il était venu avec sa femme Marie pour nous voir pour la naissance de mon jeune frère car mon père, alors militaire de carrière, avait été muté dans les troupes d'occupation en Allemagne.

À cette occasion il m'avait offert un tricycle, j'avais trois ans. Ce tricycle c'est mon souvenir de lui le plus lointain, mais tout bien considéré j'ai l'impression que c'est plutôt de la photo que je me souviens et pas de la réalité elle-même !



1954, frères, cousine et grand-père pour une virée à bord de sa barque de pêche. Port-aux-Poules près d'Oran. Au fond à gauche, couleur blanche : leur maison de bord de mer...



Joseph Cosso, à 25 ans, dans son équipe debout à droite. À la SAPCE, Oran 1924.

² Le tuyauteur c'était celui qui préparait les réseaux de conduites pour la distribution du pétrole...



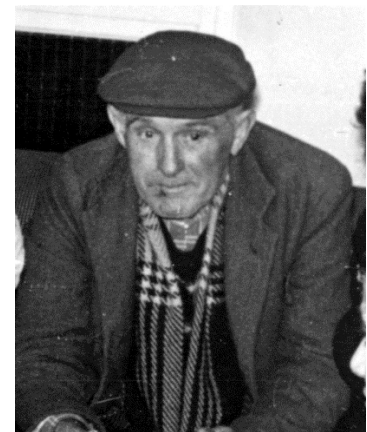
Bon, et ce *brometch* alors ?

Simple : pour attirer le poisson, tout pêcheur sait qu'il faut un appât au bout de la ligne ; le grand-père, lui, avait raffiné la chose.

Dans ces familles populaires on ne jetait rien question alimentation, aussi récupérait-il à la fin des repas les restes de pain et de sardine, et — nec plus ultra — les croûtes de camembert passé d'âge. Que je te malaxe tout ça dans un bol et v'là-t-y pas que se forme une pâte informe, une pâte infâme surtout question odeur, tout à fait apte à attirer le poisson dans la zone de pêche. Nous les petits-enfants étions fiers d'être les préposés au *brometch* dans la barque du grand-père ou tout simplement au bord de la rivière.

Puis tout se précipita ; les grands-parents Cosso-Genta demeureront eux sur Oran jusqu'à l'été 1962 ; notre famille partira pour le Maroc dès 1955 et jusqu'en 1958, puis retour en Algérie (1958-1961) puis Toulouse (1961-1966), Fleurance dans le Gers en 1967 et Bordeaux après. Je ne reverrai Marie et Joseph qu'à partir de 1962 à Toulouse ; atteint de Parkinson, déboussolé par le déracinement, Joseph ne sera plus que l'ombre de lui-même, il ne parlera plus ou quasiment plus, son esprit ailleurs... Il semblera ne plus s'intéresser aux projets du reste de la famille...

Un jour d'avril 1967 j'apprends son décès à Ramonville-Saint-Agne (Toulouse) ; restent son image et la pensée qu'il était bienveillant.



Chez nous en 1963 à la cité Empalot à Toulouse. Ce regard ! Là, ou pas là...

